

Le dandysme revisité

Hans-Jürgen Greif

Numéro 58, décembre 1994, janvier–février 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19659ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Greif, H.-J. (1994). Le dandysme revisité. *Nuit blanche*, (58), 70–72.



Le comte Robert de Montesquiou, 1897,
Musée d'Orsay, Paris, par Giovanni Boldoni

Le dandysme revisité

Alors que s'achève notre siècle, on voit non seulement se multiplier les études sur la fin du siècle dernier, mais on observe aussi que le phénomène de la décadence, intimement lié aux derniers moments d'une époque, d'une civilisation, préoccupe les écrivains, qui produisent des textes souvent carrément tournés vers le modèle classique d'une culture en déclin.

Ainsi, nous avons pu lire *Le dernier des mondes* de Christoph Ransmayr (publié en 1989 chez Flammarion) et, plus récemment (1994), *Néron ou l'autoportrait de l'artiste comme empereur*, pièce de théâtre de Martin Walser, dont l'œuvre n'avait pas encore manifesté cette tendance. Ici, Néron se présente comme l'incarnation du raffinement, comme le politicien qui déteste la guerre et préfère l'État où les arts sont à l'honneur. Bref, il assume les traits de l'homme qui se considère lui-même comme une œuvre d'art, qu'il doit recompo-

ser chaque jour. Parce qu'elle est périssable, éphémère, la personnalité de cet artiste de tous les instants doit laisser une empreinte indélébile dans l'esprit de ses contemporains, être transmise d'une génération à l'autre comme l'image de l'arbitre de l'élégance. (« *Arbiter elegantiarum* » : que ce titre n'ait pas été conféré à Néron, mais à un membre de la cour romaine, Pétrone, a dû jouer un rôle déterminant dans la mort de ce dernier.) Les dernières paroles de l'empereur, rapportées par Suétone (fictives ou non, peu importe : elles reflètent à merveille l'esprit qui sous-

tend cette existence), auraient été : « Quel grand artiste périt avec moi ! » (« *Qualis artifex pereo !* »).

Peu d'individus ont réussi ce tour de force qui consiste à se faire remarquer uniquement pour leur élégance et l'œuvre d'art qu'est leur vie. À cet égard, qui dit Néron, dit Alcibiade, mais aussi George Brummell et, du côté français, le comte d'Orsay, Baudelaire, Robert de Montesquiou et Barbey d'Aurevilly (en Allemagne, il faudrait citer Louis II de Bavière, le prince Pückler). Le dénominateur commun de ces existences est justement

l'effort visant à créer un personnage unique, à réussir l'œuvre d'art que constitue l'homme. Peut-être qu'en notre temps, alors que les sociétés démocratiques encouragent le nivellement des comportements, évoquer ces noms correspond au besoin de s'assurer que des modèles anti-conformistes existent toujours. De là la fascination qu'exercent les parallèles qu'on peut établir entre la fin des XIX^e et XX^e siècles — changements sociétaux profonds, désœuvrement de l'individu —, et le goût d'évoquer les faits, les gestes, les *mémorabilia* de personnages longtemps classés, avec un sourire quelque peu dédaigneux, comme « excentriques ».

Le dandy absolu

En lisant l'étude d'Arnould de Liedekerke (il s'agit de la réédition d'un ouvrage paru en 1986, chez Olivier Orban), l'on se rend vite compte que Barbey d'Aurevilly s'était fixé, en tout début de carrière, un objectif bien précis : pratiquer l'anticonformisme comme d'autres leur religion. *Talon rouge*¹ est admirablement écrit, le style est vivant, le verbe incisif, la pensée pénétrante, mais surtout il retrace la vie de celui qui fut considéré comme l'un des plus grands dandys du siècle dernier. De l'auteur des romans de la « chouannerie », des *Diaboliques*, *Une vieille maîtresse*, *L'ensorcelée*, on peut rappeler les excentricités, les gilets écarlates, les cravates en dentelle, les allures dédaigneuses, les mots féroces, mais aussi son désir quelque peu ridicule d'appartenir à l'aristocratie, malgré ses origines bourgeoises et malgré le fait qu'il devait gagner sa vie comme journaliste et romancier méconnu sa vie durant. Barbey d'Aurevilly a réussi par contre à s'imposer dans la mémoire nationale comme le plus authentique des dandys français. Il mourut en 1889, cent ans après la grande Révolution qu'il considérait comme une faute collective, tout en prêchant une révolution permanente, celle de l'individu qui prend ses distances face aux courants majeurs de son époque.

À ses débuts, il s'inscrit encore au nombre des admirateurs de George Brummell, modèle incontournable des dandys, dans la foulée de l'anglomanie qui s'impose pendant l'époque romantique en France. Mort à Caen en 1840, dans une terrible

déchéance mentale et matérielle, le Beau Brummell anglais était demeuré le modèle du bon goût : on savait qu'il pouvait passer des heures devant le miroir pour composer le nœud parfait d'une cravate, mais, le chef-d'œuvre réussi, il l'oubliait. Les Français ne l'entendent pas ainsi. Il leur faut « arborer un lorgnon carré, un camélia large comme une soucoupe, des bottes vernies au champagne, des gants de chevreau blanc, [...] avoir sa table à Tortoni, se montrer dans les salons en habit bleu de chez Schweitzer & Davidson, ou en redingote vert thé de chez Staub ». Eugène Sue est célèbre pour ses gilets brochés, Robert de Montesquiou pour ses hortensias bleus (Jean Lorrain le surnomme Hortensiou de Grotesquiou), Balzac pour ses cannes. Ces excentricités masquent cependant un mouvement plus sérieux et plus grave : si certains individus veulent trancher à tout prix sur la masse de leurs congénères, s'ils s'opposent constamment aux normes imposées par la société, c'est qu'ils se sentent liés encore au mouvement romantique, révolutionnaire. Ils n'ont pas oublié les confrontations entre bourgeoisie et intelligentsia et s'emmurent dans un *ailleurs* dont ils gardent jalousement les portes.

Car le dandysme ne se réduit pas à l'excentricité. Le vrai dandy pose un regard froid et distant sur le monde. Il observe sans plus, évitant de se laisser éblouir par l'esprit bourgeois. Malgré sa dépendance à l'égard de la société dans laquelle et de laquelle il vit, le dandy n'a que mépris pour elle ; il la fustige, sans la corriger pour autant. Son action se borne à se détourner de ce qu'il ne peut approuver, adoptant des attitudes qu'on peut qualifier d'anarchistes, de nihilistes, de réactionnaires ou d'ultraracistes. Individualiste à outrance, il n'est jamais libertaire, ni saint-simonien ou fouriériste, encore moins socialiste ou libéral.

Albert Camus, qui aurait souhaité que le dandy quitte le paraître pour l'action, se trompait : le dandy n'agit jamais. Il est sa propre révolution, il ne mène personne d'autre que lui. À cause de son verbe cinglant et de ses manières d'inquisiteur (« Si Judas vivait, il serait ministre d'État »), on a surnommé Barbey d'Aurevilly le « Barbemada de Torquvilly ». Rien de plus faux. Il jette le vitriol, mais il ne touche pas à sa victime.

C'est la folle époque, bien plus folle que la nôtre. Arnould de Liedekerke évoque, dans une belle fresque, l'environnement de Barbey d'Aurevilly : Rachilde, qui s'habille en homme, fume le cigare et signe des romans sado-masochistes préfacés par Maurice Barrès ; Pierre Loti, « la vieille Loti, plus fardée que Clitandre » ; Jean Lorrain, les yeux gouachés de khôl, ou encore Oscar Wilde, habillé de velours noir, un lys blanc à la main. Dans cette faune, Barbey d'Aurevilly, en gilets flamboyants, garde sa dignité. Quand il meurt, les boulevards sembleront ternes ; c'est la fin d'une époque.

« Alphonse Karr, l'auteur des *Guêpes*, ne souffre que le noir : 'Je cédaï comme les autres au courant de l'époque ; j'imaginai un costume assez beau, il est vrai, cravate, gilet, habit ou paletot, le tout en velours noir, pantalon en tricot de soie noire, et bottes molles, retombant plissées un peu au-dessous des genoux.' Gérard de Nerval tient pour l'habit à haute encolure, les pantalons vert d'eau. Au Palais-Royal, il promène un homard vivant au bout d'une faveur bleue. Ses sbires sur les talons, Gautier s'annonce chez le tailleur. Regard de condottiere, verbe haut, le poète exige 'un pourpoint taillé dans la forme des cuirasses de Milan'. Couleur ? Satin cerise peut-être... ou vermillon de Chine. Mine effondrée, regard ahuri du tailleur : 'Mais, monsieur, ce n'est pas la mode. — Eh bien ! ce sera la mode — quand nous l'aurons porté une fois !' »

Talon rouge, Arnould de Liedekerke, p. 91.

« Déplaire à la foule, mordre sur une espèce assoupie... Reléguant au magasin des accessoires inutiles les civilités lymphatiques de Brummell, les ronds de jambe du Beau d'Orsay, ses équipages, ses nécessaires de vermeil — deux hommes pour les porter — par-delà les fantasias boulevardières d'un Seymour, les bons mots d'un Roqueplan, Baudelaire et d'Aurevilly dépouillent le dandysme de son vernis mondain, l'épurent, le radicalisent, en font une déclaration de principes, une déclaration de guerre à la médiocratie. Guerre perdue d'avance : 'Le dandysme, écrivait Baudelaire, est un soleil couchant ; comme l'astre qui décline, il est superbe, sans chaleur et plein de mélancolie. Mais hélas ! la marée montante de la démocratie, qui envahit tout et qui nivelle tout, noie jour à jour ces derniers représentants de l'orgueil humain...' »

Talon rouge, Arnould de Liedekerke, p. 263. ►

« Les femmes, j'en ai vu deux ou trois d'assez belles, ne sont point du tout des Catalanes, des filles du Midi comme on se les figure, pour le type ; mais, le croira-t-on ? des Flamandes. La Nature plaisante-t-elle, ou réellement a-t-elle l'esprit sec et rabâcheur ? Elle fait des Flamandes sur la pente brûlée et brûlante des Pyrénées ! On cherche des chèvres ardentes, maigres, souples, sauteuses, nerveuses, amoureuses, et l'on trouve des vaches calmes, à l'œil énorme et lent, au mufle blanc, au front tranquille, à l'air très chaste, dont la chasteté est redoublée par un petit bonnet serrant la tête, garni d'une espèce de guipure qui ressemble à une bandelette transparente. Ce bonnet, simple comme un bonnet de nuit de petite fille, est si strictement appliqué sur la tête, que toute tête paraît petite dessous. Où êtes-vous, chignons abondants, rutilants et lustrés de mes Normandes ? Une femme sans chignon a perdu son cimier. »

Memoranda, Journal 1836-1864,
J.-A. Barbey d'Aureville, p. 387.

« Le discours du dandy doit être, dans les formes, aussi parfait que sa mise. Baudelaire 'usait, même dans les propos familiers, d'une exacte rhétorique et d'une syntaxe irréprochable'. » La phrase parlée de Mallarmé 'était toujours d'une admirable et limpide précision, d'un fini précieux sans que jamais la vint gêner aucune recherche affectée'. D'autre part, dans son discours comme dans son comportement social, le dandy joue sur les contrastes ; il fait alterner la délicatesse et la rudesse, les notes chaudes et les notes froides, la richesse de son éloquence et le désert de son silence.

« Quand ils ont le goût du discours, les dandys sont des orateurs singuliers et supérieurs qui savent varier leurs gestes et moduler leur voix. Celle de Robert de Montesquiou est 'diverse et savante, tantôt perçante, tantôt solennelle et grave, tantôt nasillard, grasse [...]'. Ses mains, soudain brandies très haut, retombent et se balancent, inutiles, le long de son corps étroit'. Ils aiment l'emphase ecclésiastique. Lors de ses conférences devant le 'Tout-Paris vivant, élégant, parfumé, et [le] Tout-Paris avenue du Bois', Montesquiou 'semble psalmodier les Evangiles'. »

La grandeur sans convictions,
Essai sur le dandysme,
Marie-Christine Natta, p. 96.

« La seule nature que le dandy puisse tolérer, c'est celle qui imite l'art, pour reprendre le célèbre paradoxe de Wilde. Les seuls végétaux acceptables sont nécessairement improductifs : les arbres qui ne donnent pas de fruits ou les fleurs, par exemple, mais pas n'importe lesquelles ; le

dandy se détourne des modestes et vigoureuses fleurs des champs poussant librement, sans façon, au gré des éléments. Les fleurs qu'il affectionne sont somptueusement décoratives, presque artificielles ; elles ne croissent pas insouciantes, en plein air, mais dans la lourde atmosphère d'une serre chaude, entourées des précautions infinies qu'exige leur délicate et précieuse rareté. Wilde se paraît d'un lys blanc ; Lord Henry affectionnait la vénéneuse orchidée, 'une vraie merveille toute semée de taches, émouvante comme les sept péchés mortels'. Des Esseintes réserve 'pour l'entière joie de ses yeux, les plantes distinguées, rares, venues de loin, entretenues avec des soins rusés, sous de faux équateurs produits par les souffles dosés des poètes' »

La grandeur sans convictions,
Essai sur le dandysme,
Marie-Christine Natta, p. 186.

Tombe le masque

Dans ses *Mémoires*², le journal qu'il écrit entre 1836 et 1864 à la demande de son ami Maurice de Guérin, Barbey d'Aureville évoque la vie qu'il a menée, mais d'un point de vue intimiste. N'est pas or tout ce qui brille : l'image projetée n'est pas nécessairement conforme au modèle. Nous suivons l'écrivain dans le quotidien, dans sa chambre modeste, où il accumule, au fil des ans, quelques objets de luxe, des gants, des gilets, des cannes, des boîtes. Il raconte ses sorties dans le monde, l'épuisement ressenti après une soirée où il a maintenu difficilement le masque qu'il s'impose, son horreur quand il constate que ses gilets ne lui vont plus parce qu'il a grossi, ses cures d'amaigrissement. Ce livre, inconnu pour ainsi dire, est pourtant indispensable si l'on recherche un texte qui reflète fidèlement les affres que connaît le dandy, la discipline de fer qu'il s'impose pour affronter le monde et projeter l'image d'une œuvre d'art sans faille et l'atmosphère sociale de ce XIX^e siècle finissant. Les préoccupations du dandy — propreté immaculée du linge, ablutions régulières, rendez-vous chez le coiffeur, qu'accompagne l'utilisation d'une batterie de cosmétiques, de tous les artifices du beau — suscitent alors moins le sourire qu'une forme de respect devant une telle rigueur. Et l'on comprend que, même s'il vit dans une misère à peine voilée, le dandy est capable de garder sa philosophie intacte.

Il y a dandy et dandy

Un mot sur le livre de Marie-Christine Natta, *La grandeur sans convictions*³. Cette étude bien documentée résume l'évolution du dandysme et en présente, de façon claire, les principes. L'auteure, qui est spécialiste de la question (elle a soutenu une thèse sur le dandysme et a publié, entre autres, une édition critique d'un essai de Barbey d'Aureville, *Du dandysme et de George Brummell*, aux éditions Plein Chant), appuie sa présentation sur un excellent appareil de citations. Son étude a aussi le mérite de faire ressortir la différence entre les dandys britanniques et leurs émules français. Le dandy anglais ne veut pas laisser de traces tangibles de son existence (George Brummell n'a légué qu'un traité sur la mode). Par contre, les Français, même ceux qui ne devaient pas travailler pour gagner leur vie, comme Robert de Montesquiou, ont voulu marquer leur passage sur terre. Du coup, le principe même du dandysme change ; il acquiert un nouveau sens en France. Ainsi, pour les dandys britanniques, le livre devient un objet précieux (Dorian Gray, le héros d'Oscar Wilde, fait venir de Paris neuf exemplaires d'*À rebours*, de Huysmans, tous reliés différemment pour satisfaire l'humeur changeante du protagoniste), tandis que les Français l'élèvent au rang de document impérissable, preuve de leur existence. Il aurait été important de pousser l'étude plus loin en cherchant les raisons de ces différences, ce qu'a fait Michel Lemaire dans un travail magistral, *Le dandysme de Baudelaire à Mallarmé* (publié conjointement par Klincksieck et Les Presses de l'Université de Montréal). Bien que cette thèse date de 1978, elle constitue encore un ouvrage de référence exceptionnel, qu'heureusement Marie-Christine Natta ne manque pas de citer. ■

par Hans-Jürgen Greif

1. *Talon rouge, Barbey D'Aureville : Le dandy absolu*, par Arnould de Liedekerke, « La petite vermillon », La Table Ronde, 1993, 351 p.

2. *Mémoires, Journal intime 1836-1864*, par Barbey d'Aureville, « La petite vermillon », La Table Ronde, 1993, 436 p.

3. *La grandeur sans convictions, Essai sur le dandysme*, par Marie-Christine Natta, du Félin, 1991, 231 p.